

Le Monde d'Elea

CONTE FANTASTIQUE



KEENAN LOCAR



Publié en juin 2019 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

© 2019 Keenan Locar
Tous droits réservés

Keenan Locar

LE MONDE D'ELÉA

Roman

Atramenta

Ce récit est dédié à la mémoire d'Eléa.

I – LA NAISSANCE DE LA TEMPÊTE

La pluie ruisselait sur les carreaux et martelait les planches brunes de la petite bicoque. La frêle maison de bois craquait de toutes parts. Le vent s'engouffrait dans les fentes, entre les planches, et venait piquer les doigts de la jeune Eléa.

— Tu crois vraiment qu'il va venir ? lança Fidouni.

— Je n'ai aucun doute, répondit la jeune fille.

Ses yeux noisette brillaient d'une lumière incandescente, au milieu de cette pièce sombre où les lueurs du feu de cheminée venaient dessiner des ombres et des êtres surnaturels sur les parois. Son visage fin laissait encore entrevoir les traits d'une enfant. La noirceur de ses cheveux contrastait avec la blancheur de sa peau. Une tunique bleue et fine, qui cachait dans ses reflets de minuscules éclats de quartzite aussi blancs que les étoiles, recouvrait le haut de son corps. Ce vêtement était pourvu de multiples poches astucieuses, emplies de tout ce que l'on trouve dans la forêt.

Fidouni, quant à lui, était un garçon rondelet et jovial. Il avait de bonnes joues roses inspirant une bienfaisante et joyeuse douceur. C'était le cas même lorsque ses paupières glissaient vers le bas, pour exprimer de l'inquiétude, comme en cet instant. Il se tenait posté au milieu de la pièce avec les bras ballants le long du corps, en regardant fixement son amie, attendant visiblement de la jeune fille une action, une

décision... Il est vrai qu'elle savait toujours ce qu'il convenait de faire. Elle le lui avait d'ailleurs prouvé si souvent. Il n'y avait pas de raison que cela change, se répétait encore le jeune homme intérieurement.

Soudain, la terre se mit à trembler légèrement. Le vent cessa et la pluie s'estompa en quelques secondes seulement. Il était là ! La porte n'avait pourtant pas grincé. Le petit loquet rouillé était toujours bien en place. Il était donc entré autrement... Une entrée fracassante et intrigante, comme seuls savent le faire les magiciens. Il était vêtu de noir et couvert d'une cape. Ces longs cheveux bruns ressemblaient à ceux d'Eléa. Ils étaient glissants avec de fines ondulations et se répandaient jusqu'au milieu du dos du sorcier, comme d'étranges serpents. Le visiteur s'était agenouillé près du feu, les mains contre les flammes, ce qui étonna Fidouni ; les sorciers tels que sir Larock n'étaient-ils pas réputés être insensibles au froid ?

— Je savais que tu viendrais, dit Eléa. Nous avons à parler.

— Comment avez-vous fait, sir Larock, pour arrêter ainsi le vent et la pluie ? bredouilla Fidouni, car effectivement à l'extérieur, le tempête s'était calmée.

— Je n'ai rien arrêté du tout. Nous sommes simplement dans l'œil de l'ouragan, répondit le magicien d'un ton discrètement méprisant, il suffit de bien choisir son moment pour faire son entrée, voilà tout.

— J'ai ressenti une énergie sombre pénétrer les terres d'Asgard ces derniers jours, coupa Eléa. C'était quelque chose de malfaisant, de terrifiant. Les habitants de la ville commencent d'ailleurs à changer. L'as-tu ressenti, toi aussi, Jaran ? Sais-tu de quoi il s'agit ?

« Jaran », il n'y avait bien qu'Eléa qui nommait ainsi le magicien. Il était vêtu d'une cape noire et enveloppante, ainsi que d'un ensemble d'un cuir sombre et profond, qui

semblait s'ajuster parfaitement aux courbes sveltes de son corps comme une seconde peau, lui donnant une allure mystérieuse et animale. Toujours est-il que celui qui répondait au nom de sir Larock pour tous les autres prit un certain temps avant de répondre, ménageant ses effets et exprimant probablement ainsi son goût prononcé pour la mise en scène.

— Tu ressens les autres mondes, Eléa, ce n'est pas mon cas. Ce que je perçois clairement, en revanche, c'est que tu as besoin de mes pouvoirs en cet instant, et je ne suis pas prêt à t'aider pour rien en retour. Contrairement à toi, je n'ai aucun attachement pour ce monde et ses habitants. La véritable question est donc : qu'as-tu à m'offrir et qu'attends-tu exactement de moi ?

— Si le mal vient, n'es-tu point concerné, toi aussi ? Tu es un habitant d'Asgard malgré tout.

Le jeune homme se retourna brusquement. Son visage fin, d'une rare beauté, et ses yeux noirs et perçants, n'étaient désormais plus éclairés par les flammes. Il prit un ton plus grave, laissant finalement apparaître une certaine émotion.

— Le mal vient, oui, c'est absolument certain. Mais je n'en sais guère plus que toi. Si seulement tu acceptais de cultiver le don qui est le tiens, tu deviendrais autre chose qu'une fille des forêts. Tu finirais par t'écarter de ces boulets attachés à tes chevilles, qui te font perdre ton temps, dit-il en croisant le regard de Fidouni, qui baissa aussitôt les yeux. Tu deviendrais quelqu'un d'important, Eléa !

— Quelqu'un d'important, pour vendre mes pouvoirs au plus offrant, comme toi Jaran ?

Étonnamment, le magicien ne releva pas.

— Tu es bien naïve, tu es vraiment une fille des bois ! Le mal que tu as vu ne se combat pas. Il est déjà installé en chaque habitant de ce monde. « Quelque chose » traverse les mondes comme ces bourrasques traversent la forêt. Il existe

des vents qui portent l'espoir et les rêves, mais celui-ci vient éveiller ce qu'il y a de pire en chacun de nous. Il fait renaître les monstres que chaque misérable créature porte en elle. Tu ne peux pas le combattre, le mal est déjà là, depuis toujours, il attendait juste d'être réveillé. J'ai toujours su que cela finirait par arriver, au fond...

— Comment le savais-tu, l'as-tu déjà vécu ?

— Je suis Jaran Larock, j'ai plus de mille ans Eléa... Maintes et maintes fois, j'ai vu ce vent maléfique se répandre à l'intérieur des âmes, puis dans la nature. J'ai vu les boulangers et les tailleurs devenir des bourreaux, et le sang couler comme l'eau coule dans la rivière. Si tu savais comme je suis las de la vie, Eléa.

— Je suis désolée pour toi, Jaran, je sens tant de souffrances en toi...

— Toi, tu es forte. Ta naïveté de croire que ce mal puisse être vaincu est risible mais si touchante et puissante à la fois. Qu'est-ce qui a pu te rendre si forte, Eléa ? Tu n'es qu'une enfant de la forêt.

— Nous aideras-tu ou pas, en définitive ? Les arbres nous offrent encore une protection en reculant, pour le moment encore, l'instant où le mal s'emparera de toutes les âmes. Nous pouvons encore agir. Il n'est pas trop tard !

Le magicien avança doucement vers la porte, posa une main sur la poignée, tira le petit loquet rouillé et s'arrêta près de l'épaule d'Eléa sans croiser son regard.

— Les arbres ne peuvent pas tout, fille de la forêt. Ils n'auront d'autre choix que de laisser le mal pénétrer ici comme ailleurs. Ils doivent penser à leur survie eux aussi.

Le sorcier ouvrit finalement la frêle porte de la cabane et, à cet instant précis, le vent et la pluie reprirent brusquement. Des bourrasques s'engouffrèrent à l'intérieur de la bicoque, soufflant les flammes et rougissant les braises dans la cheminée.

— Je te souhaite bonne chance, Eléa. Prends soin de toi et fais au mieux.

— J'espérerais que tu nous aiderais, mais je ne te blâme pas. Je ne te juge pas non plus, car je connais tes tourments, Jaran, dit simplement la jeune fille. Peut-être reviendras-tu sur ta décision et seras-tu là, le moment venu. Peut-être trouveras-tu un sens à ce combat et à ta vie, un jour...

Le magicien esquissa un sourire. Une sorte de rictus qui ne dit pas ce qu'il est : tendresse ou sarcasme. Il écarta sa cape et glissa sa main sous la peau de cuir tannée qui cintrait son buste, puis en extirpa un couteau protégé par un étui noir cendré.

— Tiens ! dit-il, en tendant la crosse à Eléa qui saisit cette dernière instinctivement de ses deux mains.

— C'est un couteau qui a un pouvoir particulier, sir Larock ? tenta timidement Fidouni, depuis l'autre côté de la pièce.

— Absolument aucun, répondit le sorcier. Mais pour une raison que je ne saurais exprimer, j'aimerais que ce petit outil de mort ait un destin particulier... Prends-le avec toi, Eléa. Cache-le à un endroit où nul ne le verra. Il y a une lanterne pour l'accrocher sur le haut. Tu pourras le faire tenir sur une de tes cuisses ou sous un bras. Tu sauras quoi en faire, j'en suis certain.

Puis, le sorcier disparut...

Non loin de là, en amont de la rivière Dorée qui courait entre les deux vallées, un vieil homme s'endormait à l'intérieur d'un moulin abandonné. Sa tête reposait sur ses coudes. Il était assis sur un banc, le buste affalé sur une table garnie de bougies dont la cire s'écoulait en de longs méandres. Il était seul, au centre de cette pièce nue et vide, tandis qu'à l'extérieur, le grondement de l'orage se mêlait au bruit du vent déchaîné. En amont, la rivière Dorée, qui

tenait son nom de quelques pépites qui avaient jadis enflammé l'imaginaire des aventuriers de ces contrées, gonflait jusqu'à pulvériser ses rives rocheuses. L'eau grognait et s'étendait rageusement en largeur dans tout le fond de la vallée.

Le choix du vieil homme de s'endormir ainsi, si près du torrent déchaîné, paraissait pour le moins hasardeux. Le moulin serait, à coup sûr, bientôt envahi par les eaux. S'il ne le quittait pas rapidement, il n'aurait aucune chance d'en réchapper.

Eléa et Fidouni, qui avaient quitté la cabane, approchaient, progressant difficilement à travers une forêt dense et sans aucun sentier pour les guider.

— Ce n'était pas une bonne idée de quitter l'abri en pleine tempête ! lança Fidouni, qui peinait à suivre son amie, protégeant de ses mains son visage des poussières et brindilles que le vent projetait violemment.

— La maison de bois n'aurait pas résisté de toute façon, rétorqua la jeune fille, en avançant à travers les branches qui volaient et les hautes herbes gorgées d'eau.

— Mais nous ne sommes pas dans la bonne direction ! Nous ne retournons donc pas vers la ville ?

La jeune fille ne répondait pas et Fidouni renchérit de plus belle :

— Eléa ! Il ne serait pas prudent de tenter de franchir la rivière par le pont des Goursailles cette nuit. Tout de même, dis-moi que tu n'y avais pas songé !

Eléa stoppa quelques instants, pour permettre à Fidouni de la rejoindre. Arrivé à la hauteur de son amie, le jeune garçon remarqua que son regard était désormais dirigé en contrebas. Il fronça les sourcils, qu'il avait généreux, pour abriter un peu ses yeux de la pluie et tenter de discerner ce qu'elle pouvait bien observer dans cette direction : le pont de la rivière Dorée avait été emporté ! Cela anéantissait ainsi

tout espoir de retourner à la ville sans rebrousser chemin. Le deux bras de la rivière avaient gonflé comme un monstre tentaculaire s'apprêtant à avaler le vieux moulin qui se trouvait au milieu.

— Nous allons devoir faire le tour par les montagnes Noires pour rentrer, cela va prendre des jours, se lamenta Fidouni d'un ton à peine audible.

— On dirait qu'il y a quelqu'un à l'intérieur du moulin, coupa la jeune fille. Suis-moi !

Bondissant d'un rocher à l'autre, se jouant des bouillonnements de la rivière en furie, Eléa courait, tel un chamois ignorant des pentes abruptes, vers le moulin en perdition. Fidouni, lourd et un peu gauche, avait rapidement abandonné l'idée de la suivre. Il l'observait désormais depuis la rive ouvrir la porte de l'ancienne meunerie. L'orage était assourdissant.

À l'intérieur, le vieil homme semblait attendre patiemment l'issue inéluctable, au centre de la pièce inondée. Lorsque la silhouette d'Eléa se dessina à l'entrée, il ne parut nullement étonné. Les cheveux noirs de la jeune fille, chahutés par sa course folle, retombaient en de longues bouclettes brunes sur son visage clair, et ses yeux noisette, brillants comme des pierres précieuses de l'île de Jade, fixaient le vieil homme. Curieusement et durant de longues secondes, malgré l'urgence de la situation, aucun mot ne sortit, ni de la part de la jeune fille, ni de celle du vieil homme voûté.

— Je comprends... finit par dire le vieillard d'un ton grave.

Il était vêtu d'un simple tissu épais en velours noir et rouge, croisé à chaque membre et enroulé à la manière des hommes de la lointaine contrée d'Hornamie. La jeune fille, de son côté, restait étonnamment muette. Son regard balayait chaque détail du visage du doux vieillard.

— Oui, Eléa, nous nous connaissons, et cela depuis la nuit des temps ! C'est la chance qui est donnée aux vieilles âmes que nous sommes. Je suis heureux de te voir et je veux que tu le saches.

— Mais, qui êtes-vous ? finit par bredouiller la jeune fille.

Le vieil homme ne répondit pas. Il tendit simplement le bras et ouvrit la paume de sa main, laissant apparaître une pierre noire, ovale et aplatie, d'une forme parfaitement régulière. Elle était d'un noir si profond qu'elle semblait vouloir absorber en son sein les lueurs des quelques bougies aux flammes vacillantes encore allumées sur la table.

Sans comprendre, Eléa tendit également sa main et recouvrit celle du vieil homme. Une douce chaleur en émanait. Son regard se fit encore plus présent et une expression de bonheur envahit son visage, un sourire comme pour envoyer mille messages. Mais à cet instant, un brusque coup de bélier de la rivière fracassa le plancher, pile au centre de la pièce, séparant de fait la jeune fille et le vieil homme.

En quelques intemporelles fractions de secondes, Eléa referma instinctivement sa main sur l'étrange pierre et vit avec effroi le vieil homme être emporté par les flots et les tourbillons de la rivière qui avait surgi là, jaillissant de la brèche au centre du plancher. Il fut emporté en quelques instants, sans que son regard ne quitte celui d'Eléa, jusqu'à être totalement submergé par les flots.

II – LES BOUCLES BRUNES D'ÉLÉA

Pendant ce temps, dans une des ruelles sombres de la cité nordienne.

— Seuls les sorciers sont ainsi ! Elle a les cheveux des magiciens maléfiques, elle est des leurs, n'en doute pas !

— Tu juges les gens trop vite, Éfaïsto. Elle était là pour toi, le jour où ta petite fille a bien failli ne pas venir au monde. Et lorsque la terre a tremblé et que ta grange s'est écroulée ! Tu as bien failli être enseveli sous les décombres ce jour-là, et elle était parmi nous pour te déterrer. Tu as la mémoire courte, décidément...

— Mais oui, voilà, c'est bien ce que je dis ! Tu ne fais que conforter mon propos. Personne n'aurait pu trouver si vite le chemin pour me retrouver dans les amas et les éboulis. Seul un mage ou une sorcière a de tels pouvoirs.

— Tu serais mort si elle n'était pas des nôtres. Et ta petite fille ? Regrettes-tu qu'elle soit en vie ?

Le petit homme au crâne dégarni se frottait la nuque, visiblement gêné par ces assertions.

— Non, non, bien sûr... Pourtant, que les sept dieux du Nord m'en donnent grâce, mais ces miracles ne sont pas de leur fait ! Et les sorciers ont trop souvent des desseins bien sombres qu'ils cachent derrière de fausses bonnes actions,

pour mieux acheter notre crédulité. Tout le monde sait cela, Arval !

— Tu devrais avoir honte de ce que tu dis, jeta le jeune homme, détournant le regard de son interlocuteur pour le porter au loin vers le ciel tourmenté, comme pour se protéger de ces vilénies.

— Mais enfin, Arval, tu ne peux pas faire semblant de ne rien voir, reprit le petit homme dégarni. Tu vois bien que ses cheveux sont noirs comme l'ébène ? Tu vois bien qu'ils ondulent tels des serpents sur son visage et le long de son dos jusqu'à ses fesses. Comment sont tes cheveux à toi ? Blancs bien entendu ! reprit-il sans attendre de réponse. Blancs et argentés ! Comme les miens, lorsque j'en avais encore évidemment, comme ceux de ta femme Fraya, ceux de Créon, de Jaris, de Clam et de tous les habitants d'ici, excepté ceux des sorciers maléfiques, comme sir Larock. Qui d'autres ?

Le jeune homme continuait à observer le ciel sans faire cas de ces propos. Une petite barbe de trois jours, blanche et rousse, comme la portaient souvent les gardes de la cité, ainsi qu'une allure calme et posée lui conféraient la posture du noble guerrier. Il savait que nombre de villageois pensaient malheureusement comme son interlocuteur au crâne lisse. Malgré son jeune âge, Arval était un homme sage et il refusait obstinément de glisser vers ces sombres pensées qui envahissaient les esprits des habitants de la ville, comme un poison se diffuse dans les veines. Il refusait de désigner un bouc émissaire pour endosser la responsabilité des calamités qui s'accumulaient sur la cité depuis quelques lunes. Avec Fraya, son épouse, ils formaient un couple fier et indépendant, qui avait toujours dénoté des autres habitants de la ville. Ils étaient beaux tous les deux et savaient faire la part des choses en toute situation. Ils étaient toujours là l'un pour

l'autre et savaient, lorsqu'il le fallait, faire face courageusement à l'adversité et défendre leurs valeurs.

— Tu dois choisir ton camp ! reprit rageusement Éfaïsto, devenu soudainement menaçant, visiblement agacé par la nonchalance de son interlocuteur. Le jour venu, tu seras avec nous ou contre nous !

Arval approcha son visage si près de celui d'Éfaïsto qu'il pouvait sentir son haleine putride, et le défia d'un regard bleu acier.

— Écoute bien ce que je vais te chanter à présent, si vous touchez, toi ou tes ivrognes de frères, à un seul des cheveux bruns d'Eléa, vous pourrez compter sur moi pour vous trancher la gorge et inonder les pavés de la rue de votre sang, jusqu'au dernier...

Éfaïsto connaissait l'étonnante force athlétique et l'adresse au combat qui se dissimulait derrière la carrure, somme toute modeste, d'Arval. Il ne broncha pas, se retourna, marcha rapidement dans la direction opposée et, seulement lorsqu'il fut loin et hors de portée, avant de disparaître au coin de la rue, bredouilla finalement un « pauvre de toi... »

Les pavés de la rue d'Altaya, détrempés par les pluies continues depuis des jours, étaient devenus dignes d'une véritable patinoire. Les excréments des chevaux et les vapeurs grasses émanant des nombreuses tavernes des bas-fonds formaient un mélange visqueux qui recouvrait le sol. Les porteurs de bois remontaient la ruelle et avaient un mal fou à garder leur équilibre. Arval marchait à présent dans le sens opposé, il ralentissait poliment son pas à chaque fois qu'il croisait l'un d'eux, pour lui éviter un écart. Le brouhaha de la foule remontait de la place du marché en contrebas, et les mendiants édentés, agenouillés, interpellaient chaque marcheur pour quémander quelques piécettes